

— Vous venez de la part de l'Hôtel de-Ville ?

— Oui, gouverneur, dit le plus âgé, Belon. Le désordre est extrême. Le peuple veut forcer la Bastille.

De Launay sourit.

— Le comité pense qu'il faut que vous retiriez vos canons. Donnez-nous votre promesse que vous ne commencerez pas les hostilités, et nous, à notre tour, nous pouvons vous assurer que le peuple du faubourg Saint-Antoine ne se portera contre la place à aucune entreprise.

— Je suis convaincu de la sincérité de votre promesse, répondit de Launay. Mais pourrez-vous la tenir ?

— Nous répondons de tout, reprit Belon avec assurance.

— Vous êtes jeune et je suis vieux, fit de Launay avec douceur. Je vais faire retirer les canons. Je suis ici par la volonté du roi et je dois exécuter ses ordres. Je n'ai pas celui de tirer, je ne tirerai pas. Vous pouvez être tranquilles.

Les députés s'inclinèrent.

— Il est de bonne heure ! voulez-vous partager notre déjeuner, demanda de Launay avec un bonhomme toute militaire.

Volontiers, répondirent Belon et Bellefond.

— Moi, dit maître Louis, je vais reporter au peuple les bonnes paroles que je viens d'entendre.

Maître Louis sortit.

Il avait l'air radieux : le conflit qu'il redoutait tant allait être évité. Le sang ne coulerait pas.

— Au moment où il franchissait la dernière porte de la Bastille, il rencontra un homme qu'il crut reconnaître, c'était Chaulat.

— Où allez-vous ?

— Prendre votre place.

— C'est inutile : le gouverneur promet de ne pas commencer le feu.

— C'est égal, fit Chaulat avec un sourire sardonique, j'entre.

Il entra : maître Louis s'avança vers la foule.

Il reporta ce que le gouverneur avait dit. — Vous le voyez, ajouta-t-il, pas de violence : tout finira bien.

Chaulat entra chez le gouverneur.

— Qui êtes-vous ? lui demanda de Launay.

Chaulat montrant les deux députés :

— Ils étaient trois tout à l'heure, le troisième est parti ; je le remplace.

Il s'assit.

Le repas fut court.

Il fut gai.

De Launay, affable, homme du monde, homme du cour, recevait de son mieux les députés.

Ceux-ci, d'abord un peu gênés, étaient rassurés par la franchise militaire des officiers.

Les Français sont toujours les mêmes.

Il y eut de l'esprit échangé de part et d'autre.

Avant de se lever de table, de Launay s'adressant aux députés :

— Voilà, messieurs, la première fois que j'ai l'honneur de vous recevoir à ma table, j'ai le droit de vous proposer un toast :

« Je bois au roi et à la nation ! »

— Au roi et à la nation ! répondirent les officiers.

Les uns et les autres trinquèrent avec une cordialité pleine de gaieté.

Chaulat seul, qui avait gardé le silence, retira son verre.

— Je ne bois pas, dit-il d'un air rude. Je veux voir clair.

Et s'avancant vers le gouverneur.

— Monsieur, les canons placés sur les tours répandent l'alarme dans Paris : il faut les faire descendre.

— Ces pièces ont été de tout temps sur les tours : je les y ai trouvées quand le roi m'a donné le gouvernement de la Bastille ; je ne puis les faire descendre qu'en vertu d'un ordre du roi.

Mais vous pouvez les faire reculer, interrompit Belon.

— J'ai donné l'ordre de les sortir des embrasures. Je ne puis, je ne veux faire davantage.

Vous avez été, vous êtes encore militaire, monsieur, dit le gouverneur, en se tournant vers Belon, le devoir d'un militaire, vous devez le savoir, est de garder sa consigne.

Le député s'inclina devant ce respect rendu à la discipline.

On était descendu dans la cour du gouvernement.

— Au moins, dit Chaulat, au gouver-